

Dresde: reconstruction, processus de patrimonialisation et investissement civique

Denis Bocquet

Texte publié dans : Harismendy (Patrick) (dir.), *Rénovation urbaine et patrimoines*, Saint-Brieuc, Ville de Saint-Brieuc, 2010, 221p, p.132-144.

Merci de citer comme tel.

Pour les illustrations, merci de se reporter à la publication originale.

Denis Bocquet, historien et urbaniste, est directeur de l'Institut français de Dresde et chercheur à l'École des Ponts ParisTech (Latts). Auteur d'une thèse sur la modernisation technique de Rome capitale au XIXe siècle (Editions de l'École française de Rome, 2007) et de nombreux articles sur l'urbanisme des réseaux en Europe, il consacre sa thèse d'habilitation à une lecture du rapport entre idéologies urbaines et reconstruction à Dresde

La reconstruction de la ville de Dresde, détruite sous les bombes alliées en février 1945, constitue pour la compréhension du rapport entre idéologies urbaines, pratiques d'accommodation de celles-ci et esprit civique citoyen, un cas particulièrement intéressant : chaque phase de la reconstruction est en effet le reflet et le produit d'une part d'un rapport spécifique entre idées de la ville et de son patrimoine architectural et culturel, idéologies et pratiques du pouvoir en matière de décision urbaine, et d'autre part accommodements de ce rapport avec la réalité sociale, économique, politique et civique. Le cas de Dresde permet également de mettre à jour certaines déclinaisons importantes des grands tournants de l'urbanisme européen, dans le contexte particulier d'une presque page blanche pourtant chargée fortement de symboles, images ainsi qu'investissements affectifs.

Un héritage pluriel de la mémoire

Avant son bombardement, la ville de Dresde était un des joyaux européens du baroque, fruit de la volonté des Électeurs de Saxe depuis le XVII^e siècle de doter leur capitale d'un écrin digne des plus grandes villes de cour européennes. Châteaux, palais, musées, églises, quais de l'Elbe, Dresde était, génération après génération, née à l'Europe de la culture, le XVIII^e siècle ayant assurément été la période la plus fastueuse, avec sous Auguste le Fort un enrichissement

exceptionnel des collections d'art, l'éclosion de l'art et de l'économie de la porcelaine ou avec la construction de la *Hofkirche* par Gaetano Chiaveri sous Auguste III de Saxe et de Pologne. La *Frauenkirche* représentait aussi un des éléments les plus célèbres de cette saison baroque qui a fait de la ville le miroir construit de l'entrée de la Saxe parmi les états européens du Grand Siècle. Mais Dresde était aussi une ville ayant considérablement cru au XIX^e siècle.

En témoigne non seulement la construction du célèbre *Semperoper*, par Gottfried puis Manfred Semper, mais aussi la croissance des faubourgs bourgeois et ouvriers. Dans les années 1920, Dresde est aussi une des capitales européennes de l'avant-garde, marquée tant par l'effervescence artistique dans la toute nouvelle cité jardin d'Hellerau, autour de son *Festspielhaus*, fréquenté par Le Corbusier, Appia, Nolde, Kafka, Shaw ou Sinclair, que par l'*Hygiene Museum* de Wilhem Kreis, point culminant de Dresde comme ville référence de la réforme hygiéniste urbaine en Europe. Cet imposant bâtiment, dont l'échelle, et d'une certaine manière aussi l'esthétique architecturale, rappelle celle du palais de Chaillot, était conçu de manière hardie comme le lien entre la ville baroque et un grand parc royal devenu cœur vert d'une urbanisation nouvelle.

Une ville, donc, dont la mémoire et la culture urbaines dépassent le seul horizon du souvenir baroque, et qui était constituée avant sa destruction, de diverses strates non seulement morphologiques, mais également culturelles.

Les effets d'une mémoire sélective

La reconstruction, pourtant, va dans ses différentes phases, se confronter essentiellement à la ré-interprétation de la strate mémorielle et patrimoniale baroque, selon des modalités et des postures diverses. On va ainsi reconstruire une ville néo XVII^e-XVIII^e, adjacente à une ville résolument XX^e siècle. Manquera toujours l'épaisseur urbaine donnée par le XIX^e siècle dans les villes européennes. A Dresde, point de néo-XIX^e, mais un contact, on le verra, brutal entre le néo-historique et le modernisme socialiste.

L'histoire de la reconstruction de Dresde est ainsi d'abord celle de la confrontation entre idéologies urbaines et héritage baroque, représentations, contextes bureaucratiques, politiques ou économiques et sphère civique. De 1945 à nos jours, elle a connu de nombreuses phases, qui à chaque fois sont aussi des moments de conflit, médiation et accommodement, même dans le contexte de la dictature, pour les années 1945-1989. Autant que dans le résultat, l'intérêt du cas de Dresde pour les études urbaines réside assurément dans les processus et dans leur articulation entre eux. Dresde est ainsi plus qu'un théâtre passif de la reconstruction,

ou que la projection urbaine en volume des représentations, systèmes et idéologies: elle est objet d'histoire.

Ville en chantiers, chantiers urbains

Pour la reconstruction, tout commence dès 1945. D'abord avec les déblaiements, qui constituent déjà des choix dans les cas où les ruines auraient pu être récupérables, ou du moins fonder la base, ou la trame, de la ville à reconstruire. La politique adoptée entre le printemps et l'été 1945 est celle de la page blanche : les ruines des bâtiments détruits sont évacuées, et les édifices partiellement démolis sont généralement rasés. Tout le centre historique est ainsi rendu à l'état primaire de terrain vague. Seule la cathédrale de Chiaveri, éventrée mais debout, fait écho à la tour de l'hôtel de ville, seul bâtiment ayant été épargné, probablement à cause de sa fonction de mire pour les bombardiers.

Dès 1946 est lancé de manière presque concomitante un concours d'urbanisme et d'architecture : *Das neue Dresden*, qui donne lieu quelques mois plus tard à une exposition. On est aussi — dans la zone d'occupation soviétique, — dans la période de soumission progressive, mais souvent brusque, de la vie municipale à l'ordre communiste. Le moment de l'exposition recouvre donc plusieurs processus : des conceptions différentes de la ville à reconstruire qui s'opposent, entre néo-historicisme et modernisme radical, voulant tirer parti de l'état de dévastation pour mettre en œuvre des idéaux de ville moderne hors-sol, et des conflits politiques, résolus généralement dans le sens d'une éviction des non-communistes ou ralliés des parcours de la décision. On se trouve donc là à un moment où les fondements de la reconstruction se jouent dans l'adéquation, forcément rugueuse, entre un système politique en voie d'imposition et une idée de la ville. Il ne faut pas oublier cependant l'urgence de la reconstruction pour satisfaire aux besoins immédiats d'une population de sans-abris. L'exposition de 1946 est ainsi un tournant : confrontation esthétique et liste en constante réécriture des impasses politiques.

S'il n'en ressort rien directement, c'est dans ce contexte qu'est décidé le tracé de la ville à reconstruire. Certaines de options prises alors ont une inertie qui conditionne les développements futurs, jusqu'à nos jours assurément. Il en va ainsi de la décision à cette époque de délimiter les contours de la ville destinée à une reconstruction historiciste, par opposition au reste de la ville, dédié dès lors à la construction du socialisme. Un arc-de-cercle, d'Elbe à Elbe est ainsi tracé, qui sera la limite entre ville du patrimoine réinventé et ville du socialisme. Si en 1946 le tracé demeure peu visible, il marque la ville pour de nombreuses décennies, voire siècles. Mais il convient de se rendre compte qu'un tel tracé est aussi en

quelque sorte le résultat d'une médiation et d'un compromis : on n'aura à Dresde ni une ville reconstruite à l'image de celle qui a été détruite, ni une expérimentation grandeur nature de principes de la charte d'Athènes réinterprétés à la mode socialiste, mais plutôt une demi-mesure, tant spatiale qu'en terme de contenu. L'espace est divisé, et les solutions esthétiques mitigées.

Élision des traces et ré-agencement idéologique

A Dresde, le temps de la décision initiale sur les grands principes de la reconstruction est à la fois un temps d'imposition d'une idéologie face à la culture démocratique et architecturale, et un temps malgré tout de médiation en ce qui concerne les contenus. Pour l'urbanisme comptent aussi fondamentalement les différentes étapes de la réforme foncière, qui voit la trame de propriété de la ville « bourgeoise » s'effacer au profit d'une trame bureaucratique planifiée dans le cadre de la propriété collective sous ses différentes formes. Entre fin des années 1940 et années 1950, les zones extérieures au boulevard délimitant la zone patrimoniale sont construites de logements sociaux. Quant à la zone interne, elle est dotée de ses premiers bâtiments : essentiellement la réinvention en style national-communiste de la place du Altmarkt. Il faut voir que la place n'est ni reconstruite à l'identique ni forcément dans les mêmes proportions, mais l'ensemble, posé au milieu des terrains vagues, évoque par son style historiciste le passé du centre d'une ville encore largement vide — tout en posant les principes rhétoriques de l'architecture du nouveau régime.

Dans les années 1950 et 1960, cette esthétique prévaut, avec déjà l'investissement très fort dans la réouverture des principales institutions culturelles. A la fin des années 1950 rouvre ainsi le complexe muséographique du Zwinger, dans une cérémonie alliant propagande autour de l'amitié russo-allemande et réelle communion civique à l'occasion de la réouverture des collections artistiques saxonnes. Le retour du train de Moscou avec les trésors de la ville confisqués en 1945 est ainsi un moment dont la lecture ne peut se limiter au décryptage des ressorts de la propagande. Patrimoine, reconstruction et contexte s'articulent selon des modalités plus complexes que ne peut le suggérer une lecture superficielle, soit morphologique, soit politique. D'une manière générale, reconstruction, culture urbaine et idéologie nationale Est-allemande se façonnent de manière réciproque.

Pour la période 1960-1975, une des facettes les plus intéressantes du développement urbain de Dresde concerne les processus d'accommodation des directives socialistes sur l'architecture industrielle. La période est en effet celle de la construction massive dans les périphéries (mais à Dresde, d'un point de vue morphologique, la périphérie commence à moins de 100 m. de

l'étroite zone patrimoniale, de l'autre côté de la ligne tracée en 1946, devenue le Dr-Külz Ring) de cités d'habitat social, dont on industrialise la forme dès le tournant des années 1960. C'est la ville du *Plattenbau*, qui se développe jusqu'à la fin des années 1980. Il est d'ailleurs à noter qu'en 1988-1989 la DDR avait proclamé la fin de la question du logement issue de la Seconde guerre mondiale. Cette saison d'architecture industrielle n'a pas été sans échos sur la zone historicisée même. Mais là encore, plutôt que de lire avec ironie l'intrusion saugrenue au regard de l'historicisme néo-baroque de plaques préfabriquée rappelant le *Plattenbau* dans l'arc de cercle patrimonial, il convient de lire ce phénomène au regard des processus d'accommodation auxquels il a donné lieu.

La concurrence des modèles urbanistiques

Dans une période de forte contrainte et pression idéologique, la pratique de la reconstruction a intégré des impératifs imposés tout en préservant le projet d'ensemble dans sa trame. On n'est pas seulement dans la dimension binaire du choc entre idéologie de l'historicisme et dogme de l'architecture industrielle, on est également dans la mise en place d'une culture de la médiation, au sein même des instances du parti unique et de la dictature. Tenants de la patrimonialisation du reconstruit et tenants de la nouveauté radicale s'affrontent durablement et la ville se modèle à l'image des accommodements autant que des directives singulières. Cette dialectique, et sa résolution moins dichotomique qu'il n'y pourrait paraître, se poursuit tout au long des années 1960 et du début des années 1970, jusqu'au grand tournant idéologique et urbain de 1977.

A une époque où à l'Ouest, et particulièrement à Berlin-Ouest, se joue la transition post-infrastructuraliste de l'urbanisme européen — avec la remise en question dans le quartier de Kreuzberg notamment du paradigme des autoroutes urbaines, avec aussi la fin de la domination culturelle de l'urbanisme hors-sol, — la RDA entre aussi dans une saison d'intenses débats urbains (toujours dans le cadre contraint d'un système dictatorial). A l'Ouest, c'est le moment de l'IBA Berlin (Internationale Bauausstellung, Exposition Internationale d'Architecture et d'urbanisme, 1977-1987), où se mettent en place et s'affinent les principes et les méthodes de la rénovation douce (*behutsame Stadterneuerung*). A l'Est, c'est la radicalité de l'architecture industrielle qui est tempérée, et pour le cas de Dresde, l'historicisme connaît de nouvelles déclinaisons. On assume différemment aussi l'héritage idéologique que véhicule l'évocation de constructions du passé dans la reconstruction.

La reconstruction du *Schloss*, symbole s'il en est de l'héritage « féodal » de la cour de Saxe à l'occasion du trentième anniversaire du régime en 1979 est ainsi une étape importante de ce

processus de confrontation avec l'histoire. Il en va de même pour le jubilé Schinkel, ou pour la reconstruction du Semperoper, inauguré en 1985. On assiste aussi dans les années 1980 à divers processus de médiation, comme le partenariat avec des capitaux suédois pour la construction d'un hôtel de luxe près du château. D'une manière générale, se dessine déjà presque en filigrane le schéma du Neumarkt, qui deviendra après la réunification l'écrin néo-néo-baroque donné à la *Frauenkirche* reconstruite, qui reste cependant encore à cette époque un tas de ruines dont la fonction est d'être une sorte de mausolée du bombardement.

Faire du passé patrimoine

Avec la chute du régime et la réunification, la reconstruction connaît une nouvelle phase. Pas forcément plus intense en terme de m² construits, mais fruit d'un nouveau rapport entre idéologie urbaine, processus de décision et image de la ville, de son passé et de ce qui en constitue le patrimoine.

Dans le centre patrimonialisé, c'est bien sûr la *Frauenkirche* qui capte le plus le regard. Reconstituée à l'identique, celle-ci est inaugurée de nouveau en 2005. Cette initiative, bien que mal articulée à la fonction précédente de mémoire du bombardement, fait l'unanimité. Les débats sont en revanche intenses au sujet de la place qui l'entoure. Construite entre 2003 et 2010 dans une esthétique qui évoque une *veduta* de Canaletto, cette place est la concrétisation physique d'une vision néo-néo-baroque. Ni à l'identique, ni au même endroit. Juste selon l'esprit imaginé de la ville à son apogée en 1756. Elle n'en est cependant pas moins le produit d'une médiation de nouveau, entre planificateurs municipaux, investisseurs privés, et opinion civique locale.

Depuis 1990 s'est également posée la question de la couture entre la ville socialiste et la ville patrimonialisée. Le lien, dans la conception urbaine de la RDA, était fait par la Pragerstrasse, axe piétonnier reliant la gare à la ville muséale. Le choix principal après 1990 est de transformer cet axe en aire commerciale à ciel ouvert (ce qu'elle était déjà partiellement depuis la fin des années 1970), moyen aussi de lutter contre la migration vers les abords de l'autoroute à la sortie de la ville des activités commerciales (et de déconstruire la rhétorique urbaine socialiste, tout en éludant les débats sur la patrimonialisation des expériences urbaines modernistes). Mais si cette couture est sur le point de réussir, avec l'inauguration d'une extension de l'*Altmarktgalérie* en direction de la ville des musées, le lien est plus difficile à créer là où une grande avenue, désormais livrée au trafic automobile intense, sépare la ville patrimoniale d'espaces, pourtant proches, relevant de la typologie des périphéries. Aucune solution n'a pour l'instant été trouvée à ce sujet, et si une éphémère exposition à la mairie de

Dresde a évoqué la piste de l'urbanisme temporaire comme vecteur de changement (une piétonisation dominicale par exemple), rien n'a été fait.

La ville historicisée apparaît encore largement comme une enclave, peu peuplée, et fréquentée par une population différente : les touristes, dont l'assiduité, d'abord faible après le pic de l'inauguration de la *Frauenkirche*, semble frémir malgré la mauvaise desserte de la ville. Ce qui ne veut pas dire que l'investissement civique de la population générale, qui pourtant habite encore soit la ville socialiste (largement privatisée, en bloc, au profit de sociétés d'investissement), soit les abords dévolus à l'étalement urbain et à l'accession à la propriété, ne soit pas intense dans la zone patrimonialisée. La patrimonialisation est aussi l'accumulation de ces mémoires et projections individuelles. Elle est processus complexe. Dans le petit théâtre nouvellement baroque du *Neumarkt* se joue ainsi une relation aux multiples enjeux entre ville imaginée, ville reconstruite et ville vécue. L'esthétique architecturale n'en constitue qu'un des symptômes, qui n'exprime pas forcément l'intégralité des signifiants urbains, et encore moins des ressentis.

Les années 2000 ont aussi vu la ville gagner, puis perdre, le statut de patrimoine mondial de l'humanité. Entre la ville, le fleuve et l'Unesco se donnent à lire dans ces péripéties les détours de l'identité civique urbaine. La ville reconstruite, tout d'abord, n'a pas été classée comme telle. Non qu'aucune ville reconstruite ne l'ait été. Mais, éclectique, elle ne répondait pas suffisamment aux critères d'authenticité énoncés lors de la conférence Unesco de Nara dans les années 1990. Dresde fut ainsi classée en tant que zone naturelle harmonieusement humanisée le long des 18 km des rives de l'Elbe entre le château de Pillnitz et la ville. De cette ambiguïté fondatrice, issue de l'incapacité de l'Unesco de faire rentrer le cas de Dresde dans une de ses trop statiques typologies du patrimoine, en découlèrent de nombreuses autres, qui ont porté au déclassement en 2009. Parmi ses ambiguïtés : le fait que la demande de classement ait d'abord été promue par les opposants à un projet de pont, et celui que ni l'Unesco ni l'Icomos (Conseil international des monuments et des sites) n'aient su traiter ce problème lors de l'instruction du dossier de candidature. Et comme l'Unesco n'est point dotée d'instruments de médiation a posteriori, cette ambiguïté a porté au conflit décisif, puisque le pont étant finalement construit, les rives patrimonialisées étaient menacées. D'une manière certes paradoxale, mais néanmoins logique au vu de l'histoire à Dresde du rapport entre reconstruction et patrimonialisation, dans cette farce du classement / déclassement s'est joué un épisode crucial du rapport entre identité civique et forme urbaine: dans les mouvements citoyens contre la construction du pont et pour la préservation du patrimoine, ainsi que du titre Unesco, malgré la défaite finale, l'identité civique urbaine a connu des développements inédits

depuis la réunification et un processus de démocratisation qui avait largement laissé de côté les Allemands de l'Est dans les processus de décision, au profit d'une classe politique importée de l'Ouest par les principaux partis (Chrétiens démocrates et Sociaux-démocrates essentiellement). Cet épisode illustre encore comment l'impact des idéologies urbaines sur les sociétés urbaines ne doit pas se lire uniquement dans la sédimentation physique sous forme de bâtiments, mais aussi dans les processus, conflits ou médiations.

Conclusion

Dresde, de la sorte, apparaît non seulement comme le résultat, par la reconstruction, du rapport entre une succession d'idéologies urbaines et la dimension pratique de contextes divers, mais aussi comme le support de mémoires et identités urbaines dont la complexité les rend irréductibles à la simple description stylistique des phases de la reconstruction. Si cette dernière est objet d'histoire, c'est bien dans ce qu'elle met à jour les processus sociaux qui font que les villes ont une épaisseur bien plus grande que le simple volume et la parfois rhétorique de leurs bâtiments.

Références

Bernhardt (Christoph) Wolfes (Thomas) (dir.), *Schönheit und Typenprojektierung: der DDR-Städtebau im internationalen Kontext*, Erkner, 2005.

Bocquet (Denis), « Dresde et l'Unesco : questions sur les catégories de classement et la gouvernance des sites classés au patrimoine mondial », in Clément (Michel) (dir.), *Paysages urbains historiques*, Paris, Icomos, 2010, p.73-78.

Durth (Werner) Düwel (Jörn) Gutschow (Niels), *Architektur und Städtebau der DDR. Die frühen Jahre*, Berlin, Jovis, 2007, 574p.

Fischer (Joachim), « La Prager Strasse à Dresde. Sociologie architecturale d'un ensemble urbain utopique », *Histoire urbaine*, 2009-2, p.69-82.

Hannemann (Christine), *Die Platte. Industrialisierter Wohnungsbau in der DDR*, Berlin, Schiler, 2005, 199p.

Henselmann (Hermann), „Einige kritische Bemerkungen zum Wohnungbau“, *Deutsche Architektur*, 1952-2

Kabus (Günther), „Zur komplexen sozialistischen Umgestaltung von Altbauwohngebieten“, *Architektur der DDR*, 1976-7, p.390-394.

Lerm (Matthias), *Abschied vom alten Dresden. Verluste historischer Bausubstanz nach 1945*, Leipzig, Forum Verlag, 1993, 275p.

Michael (Klaus) (dir.), *Dresden. Stadtplanung und Stadtentwicklung. Kernstadt Dresden*, Dresde, Sächsische Akademie der Künste, 2000, 160p.

Müller (Rolf-Dieter) Schönherr (Nicole) Widera (Thomas) (dir.), *Die Zerstörung Dresdens 13. bis 15. Februar 1945*, Göttingen, V&R Unipress, 2010, 232p.

Seydewitz (Max), *Die unbesiegbare Stadt. Zerstörung und Wiederaufbau von Dresden*, Berlin, Kongress-Verlag, 1961, 381p.

Strasshausen (Carlwalter) (dir.), *Internationale Hygiene-Ausstellung Dresden 1930*, Dresde, IHA, 1930, 392p.

Voisin (Chloé), « Le centre, la mémoire, l'identité. Des usages de l'histoire dans la (re)construction du Nouveau marché de Dresde », *Espaces et Sociétés*, 2007-3, p.87-100